

De N'Djamena à Caen, l'itinéraire d'Abakar, victime du régime tchadien

Le Monde.fr Le 19.06.2015 à 12h12 • Mis à jour le 19.06.2015 à 12h12

Pour le prix Le Monde-HCR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés), quatorze étudiants en journalisme ont concouru sur le thème : « Réfugiés : le jour où ma vie a basculé ». Le jury a distingué Alexandre-Reza Kokabi, étudiant à l'IUT de journalisme de Lannion (Côtes-d'Armor), dont nous publions l'article.



Des migrants marchent près du port de Calais, le 17 juin 2015. Crédits : PHILIPPE HUGUEN / AFP

Les événements que le Tchadien Abakar (pour des raisons d'éthique et par souci d'anonymat, les identités ont été modifiées), 21 ans, raconte à ses amis de Caen, où il a échoué, remontent à 2008. Dans ses souvenirs, un calme inhabituel régnait dans les rues de la capitale du Tchad, N'Djamena. Ce mercredi 6 février n'était pas un bon jour pour exhiber sa précieuse moto Kymco, rouge et grise, comme il aimait à le faire. Dehors, une rébellion née quelques années plus tôt tentait de renverser Idriss Déby, au pouvoir depuis 1990.

Abakar a vu le jour en 1994. A 14 ans, il « ne comprenait rien » à la politique tchadienne et ne s'y intéressait guère. Son père, Atahir, était fonctionnaire : « *Pas d'impôts à payer, une maison spacieuse située dans le quartier N'Djari, une vie facile dans le cocon familial.* »

Depuis le début de cet après-midi-là, Abakar et son frère aîné, Hassan, ne laissent aucun répit à leur console de jeu. Les deux adolescents sont concentrés. A l'écran, Rambo vient à bout de ses ennemis. Eux tuent le temps. Leur collège privé, réservé aux enfants de notables, est fermé depuis le début de la semaine.

« Pourquoi me frappent-ils ? »

En fin de journée, la pénombre s'installe dans la chambre des garçons et leurs yeux commencent à fatiguer quand, soudain, un fracas les détourne de leur énième partie. Des intrus en treillis, armés de fusils d'assaut, font irruption dans la maison. Ils sont six, peut-être sept. Rapidement, ils trouvent Atahir. « *Ils l'ont menotté et l'ont poussé dans une voiture aux vitres teintées, se souvient Abakar. Il n'a même pas eu le temps de nous dire un mot.* » L'escadron disparaît, ne laissant derrière lui que poussière dans la rue.

Effarés et inquiets, les garçons interrogent leur mère, Fadoul, qui tente de calmer les sanglots de leur petite sœur Nya, 3 ans. Pourquoi les soldats sont-ils venus chercher leur père ? Abakar reconstituera l'histoire au fil du temps. « *Idriss Déby a progressivement chassé les rebelles de la capitale, avec l'aide de l'armée française. Mon père avait des liens avec la rébellion. Les hommes de l'armée sont remontés jusqu'à lui, en passant par les opérateurs téléphoniques.* » De 2005

à 2006, son chef était Ramadji, l'un des instigateurs de la rébellion. Les deux hommes, issus de la même ethnie, les Goranes, étaient devenus amis...

Les soldats reviennent dans la nuit. Ils retournent la maison de fond en comble et emportent toutes les affaires du père, y compris le 4 × 4, un véhicule de fonction. Puis ils isolent chaque membre de la famille. Abakar est assis de force par deux soldats. L'un pose des questions, l'autre pointe sa kalachnikov vers sa tête.

« Ils pensaient pouvoir me soutirer des informations sur mon père, mais je n'étais encore qu'un gamin... » Pas assez bavard, il se fait gifler puis frapper. Parfois, le fusil d'assaut heurte sa tête. Au-dessus de sa tempe, près de son arcade. Un coup, deux coups, trois coups... Il s'évanouit. L'adolescent se réveille le visage maculé de sang. Accroupi à ses côtés, son frère Hassan est, lui, couvert d'hématomes. *« Les soldats sont revenus trois jours plus tard, dans la nuit. C'était toujours le même rituel. Ils restaient parfois plus d'une heure. Deux à trois fois par semaine. Je ne comprenais pas. Je me demandais : mais pourquoi me frappent-ils ? »* Il marque une pause. Et reprend : *« Dans ces moments-là, il m'arrivait de voir la mort comme une libération. »*

Asile politique

Au bout de trois mois de visites incessantes, Fadoul décide de quitter le Tchad. Elle obtient un visa de l'Arabie saoudite, pour elle et la petite Nya, pas pour ses fils. Hassan opte pour la traversée du Sahara, au nord du pays, en direction de la Libye. Cette perspective n'enchanté pas Abakar, qui refuse de risquer sa vie. En attendant mieux, il vit chez sa tante à N'Djamena.

Un ami de son ancien collègue lui rend visite de temps en temps. Au détour d'une conversation, il évoque une connaissance de son frère, un homme susceptible de l'aider à quitter le pays. Au bout du fil, l'individu demande près de 3 millions de francs CFA, soit plus de 4 500 euros. Abakar ne doit pas chercher à savoir qui il est. Sa destination : Paris. *« Depuis l'Arabie saoudite, ma mère a payé, et le passeur m'a procuré des faux papiers. Quelques semaines plus tard, on passait les contrôles ensemble, à l'aéroport de N'Djamena. »* Dans l'avion, Abakar scrute son passeur, la quarantaine, au costume impeccablement taillé. Il n'ose se plaindre d'un mal de ventre.

Depuis, ces maux ne l'ont plus lâché. De Paris, Abakar est allé à Caen, rejoindre une communauté tchadienne dont il avait entendu parler. Hébergé en foyer pour mineurs puis pour jeunes travailleurs, il est allé au lycée jusqu'en première, option comptabilité. Son mal de ventre, devenu handicapant, l'a forcé à interrompre ses études.

Aujourd'hui, à 21 ans, Abakar peine à sortir de la galère. Après trois années de démarches, il a obtenu l'asile politique mais cherche désespérément un travail. Il n'a plus de toit : au foyer, on ne peut rester que deux ans. Ce soir, il dormira chez un ami à Caen. Loin de Hassan, installé au Niger, loin de Nya et de Fadoul, en Arabie saoudite, loin de son père. *« Je ne sais même pas s'il est vivant... »*, souffle-t-il. Et loin de sa première moto rouge et grise.

Alexandre-Reza Kokabi